

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 3-4, septembre-décembre 1993, p. 501-515.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

FUKUZAWA YUKICHI

(1835-1901)

*Shunsaku Nishikawa*¹

Au Japon, pour contempler le portrait de Fukuzawa Yukichi², il suffit d'avoir en main un billet de 10,000 yen. Les autorités japonaises ont ainsi voulu rendre hommage à celui qui a tant fait pour introduire les institutions et la pensée occidentales au Japon. D'aucuns, cependant, se demanderont pourquoi il est représenté vêtu du costume japonais traditionnel. En fait, parmi les photographies, relativement nombreuses, que l'on a conservées de Fukuzawa, rares sont celles où il est habillé à l'occidentale, ce qui, semble-t-il, correspond chez lui à une attitude fondamentale, consistant à mettre l'accent sur la révolution intérieure plutôt que sur la vaine imitation des modes étrangères.

Fukuzawa avait commencé à apprendre le néerlandais avant de se tourner vers l'anglais; il s'est rendu deux fois en Amérique et a parcouru l'Europe dans l'année qui a précédé la restauration Meiji (1868). C'est au cours de ces voyages qu'il prit conscience des «pierres et piliers» sur lesquels était fondée la société moderne en train de se construire en Occident. C'est là aussi qu'il eut la révélation de sa double vocation d'enseignant et de journaliste. Peu après son second voyage, il entreprit de créer sa propre école, Keio-gijuku, qui devait former de nombreuses personnalités nipponnes du monde des affaires, de l'industrie et de la politique.

Fukuzawa est l'auteur de nombreux opuscules et traités destinés aux nouvelles écoles modernes et qui eurent un grand succès auprès de tous les publics, tant par la nouveauté des thèmes que par la simplicité alors révolutionnaire de son style. Les écrits de Fukuzawa offraient aux Japonais une mine d'informations sur la civilisation à venir.

Mais Fukuzawa est aussi l'auteur de nombreux livres et articles plus savants, publiés pour la plupart par des presses universitaires ou parus dans le journal *Jiji-shimpo*, qu'il lança en 1882. A partir de cette date, Fukuzawa multiplie articles et pamphlets sur divers thèmes d'actualité : la politique, les relations internationales, les problèmes économiques et financiers, la politique de l'éducation, l'égalité des femmes et la nécessité d'un code moral.

S'il fallait résumer son principal thème d'inspiration en un seul mot, ce serait «l'indépendance», car il était persuadé que l'indépendance individuelle et nationale était la clé du développement des sociétés modernes occidentales. Pour parvenir à cette indépendance, Fukuzawa était convaincu que l'enseignement pratique et scientifique à l'occidentale était préférable à l'étude traditionnelle des classiques chinois. Selon lui, plus un peuple devenait instruit et plus il avait de chances de préserver son indépendance nationale, tout en favorisant le progrès des vertus civiques et de la morale sociale.

Mais, si Fukuzawa doit apparemment beaucoup aux penseurs occidentaux, il n'était pas aveuglément attaché à leur civilisation, dont il n'ignorait pas les défauts; constatant toutefois que la civilisation occidentale était en avance sur celle du Japon, il en concluait que tant qu'elle conserverait cette avance, elle pourrait provisoirement servir de modèle aux

Japonais, sans d'ailleurs, semble-t-il, sous-estimer l'ampleur de la révolution que cela supposait dans l'esprit de ses compatriotes.

Enfance et années d'études

Fukuzawa naît en 1835 à Osaka. Dix-neuf ans plus tard le Japon va s'ouvrir au monde extérieur après deux siècles de repli sur soi. Les organes directeurs du shogunat et les 260 propriétaires domaniaux qui avaient exercé le pouvoir pendant toute cette période n'avaient pas su s'adapter aux bouleversements profonds de la société japonaise. En désespoir de cause, ils s'efforçaient d'introduire des réformes politiques et économiques pour remédier à un déficit budgétaire chronique.

La famille de Fukuzawa habitait donc à Osaka, qui était alors la capitale commerciale du Japon. Son père était un petit employé du Trésor, représentant le domaine de Nakatsu (au nord de l'île Kyushu), dont il était originaire. Bien qu'appartenant à la classe des samurai, il se situait dans cette classe à un rang modeste, qui lui valait une charge héréditaire assez humble. Son travail ne lui plaisait guère mais il servit loyalement son suzerain jusqu'à sa mort brutale à l'âge de 44 ans, alors que Fukuzawa avait à peine 18 mois.

Sa veuve dut regagner Nakatsu pour élever ses deux fils et ses trois filles. La famille était si pauvre qu'il lui fallait compléter ses maigres ressources par de menus travaux à domicile. Fukuzawa lui-même dut mettre la main à la pâte, réparant entre autres des sandales. Sa mère ne put l'envoyer à l'école qu'à 14 ans, soit dix ans après l'âge normal pour le début de la scolarité.

A l'époque, il existait deux formes d'enseignement primaire, l'une réservée aux fils de samurai et l'autre destinée aux roturiers³. De 5 à 7 ans, les fils de samurai apprenaient les classiques chinois avec leur père, un parent ou des lettrés d'obédience néo-confucéenne, dont beaucoup organisaient des classes ou des cours privés. L'enseignement secondaire et supérieur était dispensé dans des établissements privés ou dans les nombreuses écoles domaniales créées à partir du milieu du XVII^e siècle par les grands feudataires. Il en existait effectivement une dans le domaine de Nakatsu, mais l'accès en était restreint et le rang de la famille du candidat jouait un rôle important. Un fils de samurai de rang inférieur, même s'il était l'aîné, ne remplissait pas les conditions requises pour s'inscrire à l'école domaniale.

L'enseignement dispensé à l'époque était certes limité par le gouvernement d'un Japon isolé, mais il serait simpliste d'imaginer que cet isolement était total. A partir du XVI^e siècle, les Occidentaux avaient commencé à pénétrer au Japon avant d'en être chassés vers 1640. Depuis, seuls les Néerlandais étaient autorisés à séjourner sur la petite île artificielle de Dejima pour commercer avec les Japonais. Cet unique débouché sur le monde extérieur était sévèrement contrôlé par le shogunat, et marchands, interprètes et militaires ne pouvaient se rendre à Dejima qu'avec une autorisation spéciale. Pourtant, le savoir occidental, en particulier dans les domaines de la médecine et des sciences naturelles, avait réussi à franchir les barrières élevées par le shogun et à se répandre dans le pays. Trois quarts de siècle avant la naissance de Fukuzawa, plusieurs médecins japonais avaient fait œuvre novatrice en traduisant du néerlandais en japonais un ouvrage initialement rédigé en latin, *Tabul anatomic (Les tables anatomiques)*⁴. L'accès au savoir occidental était donc limité, contrôlé et parfois risqué, mais il était possible.

Une fois à l'école, Fukuzawa ne tarda pas à montrer des dispositions exceptionnelles pour les études. Mais, s'il brillait en classe, son rang inférieur demeurerait un handicap dans la vie courante. Quand il jouait avec ses condisciples, fils de samurai de haut rang, l'humilité de sa position faisait de lui leur souffre-douleur. Les préjugés de caste étaient alors suffisamment rigides pour interdire les mariages entre les deux groupes. Dès sa jeunesse, il semble que Fukuzawa ait été conscient des inégalités du système et qu'il en ait beaucoup souffert⁵.

L'arrivée de la flotte américaine au cours de l'été 1853 eut un profond retentissement dans tout le pays, aussi bien chez les samurai que dans le reste de la population. La conséquence pour Fukuzawa en fut que son frère, qui avait hérité de la charge paternelle, l'envoya à Nagasaki apprendre le néerlandais afin de maîtriser l'art des armuriers occidentaux. Il entendait à la fois donner à Fukuzawa la possibilité de travailler et le préparer à faire carrière au service de son suzerain. Fukuzawa accepta la suggestion de son aîné sans avoir aucune idée de ce qu'était le néerlandais ni des menaces extérieures : il avait surtout envie de quitter sa ville natale.

L'expédition partit pour Nagasaki un mois avant la signature du traité de paix et d'amitié entre le Japon et les États-Unis d'Amérique. Fukuzawa avait le titre d'étudiant attaché au service du Conseiller de l'héritier du domaine, qui effectuait le voyage pour les mêmes raisons que lui. Comme il n'avait guère la possibilité d'apprendre l'alphabet avec cette position, il demanda à être affecté auprès du maître armurier, qui s'avéra connaître très mal le néerlandais.

Même si Fukuzawa ne progressait guère dans ses études linguistiques, le fils du conseiller était jaloux de lui. Il inventa donc, fausse lettre à l'appui, que la mère de Fukuzawa était tombée malade et lui suggéra de rentrer chez lui. Fukuzawa découvrit le subterfuge et se prépara à quitter Nagasaki. N'ayant pas d'argent, il falsifia le passeport d'un officiel et mit ses dépenses sur le compte des entrepôts de son suzerain à Osaka. Il n'avait nullement l'intention de rentrer à Nakatsu : son but était de gagner Edo (aujourd'hui Tokyo), à mille kilomètres plus au nord, pour y poursuivre ses études.

La traversée de la mer intérieure prit deux semaines en raison des nombreuses escales. En chemin, Fukuzawa débarqua un soir du navire pour gagner à pied l'entrepôt domanial d'Osaka où était posté son frère, Sannosuke. Celui-ci le persuada de rester près de lui et de s'inscrire aux cours de néerlandais de l'école de Tekijuku, dirigée par un médecin, Ogata Koan (1810-1863). L'enseignement d'Ogata ne mettait pas particulièrement l'accent sur la médecine, mais il n'en réussit pas moins à introduire la vaccination au Japon et forma de nombreux jeunes gens, comme Fukuzawa, qui participèrent par la suite à la construction du Japon moderne⁶.

Fukuzawa devait rester trois ans à Tekijuku. Les deux frères finirent par tomber malades et partirent en convalescence à Nakatsu. Là, Sannosuke mourut et Fukuzawa aurait dû normalement lui succéder; mais cela l'aurait obligé à entrer dans la garde domaniale étant donné qu'il n'avait pas l'expérience financière requise pour reprendre la charge héréditaire de la famille. Il supplia sa mère de le laisser retourner à Tekijuku pour étudier et obtint un congé officiel.

Devenu le meilleur élève de son école au cours de l'année suivante, Fukuzawa a raconté plaisamment sa vie d'étudiant dans son autobiographie⁷. A noter que, comme tous ses condisciples, il étudia surtout la physique, la chimie et la physiologie tout en copiant et en traduisant un ouvrage néerlandais sur la construction militaire.

Voyages : la capitale et le monde

A l'automne 1858, Fukuzawa est nommé professeur de néerlandais des vassaux du domaine de Nakatsu. Les cours devaient avoir lieu dans la deuxième maison domaniale d'Edo où Fukuzawa se rendit à pied, mais cette fois avec de l'argent et un domestique. Ce dernier était en fait un condisciple désireux de se rendre dans la capitale et qui traduira plus tard un recueil de statistiques sur toutes les nations du monde⁸.

En juillet 1859, trois nouveaux ports sont ouverts au Japon, conformément au traité d'amitié et de commerce signé l'année précédente avec les États-Unis d'Amérique et les

nations européennes. S'étant rendu peu après à Kanagawa (aujourd'hui Yokohama), Fukuzawa fut déconcerté de constater qu'il était incapable de lire les enseignes ou de comprendre les gens dans la rue, l'anglais étant devenu la *lingua franca* de cette ville portuaire. Cela le décida à apprendre l'anglais, mais ses progrès furent lents car il ne put trouver ni professeurs compétents ni même un bon dictionnaire.

Le shogunat ayant décidé d'envoyer une mission aux États-Unis pour étudier les implications du traité, Fukuzawa proposa immédiatement ses services à l'amiral Kimura Yoshitake (1830-1901). Après trente-sept jours d'une traversée marquée par de nombreuses tempêtes, l'expédition atteignit San Francisco au printemps 1860. Au cours de son séjour d'un mois, Fukuzawa fit deux acquisitions importantes : un dictionnaire Webster et sa photographie prise en compagnie de la fille du photographe. Ce serait par le truchement de cette jeune femme, qui lui avait été recommandée par l'interprète John Manjiro⁹, qu'il aurait acquis les bases intellectuelles qui lui permirent de comprendre la civilisation moderne.

Revenu au Japon, Fukuzawa fut employé au bureau des affaires étrangères du shogunat à la traduction des documents diplomatiques. L'année suivante, il épousa Okin, fille d'un samurai de haut rang de son domaine natal. En 1867, il put se rendre à nouveau aux États-Unis, cette fois dans le cadre d'une mission qui allait négocier à Washington et New York l'achat d'un navire de guerre. En fait, Fukuzawa comptait surtout acheter des livres pour ses étudiants, qui en étaient réduits à recopier les manuels à la main. Il acheta autant de livres qu'il put avec les fonds dont il disposait.

Mais le voyage le plus important de Fukuzawa se déroula dans le cadre d'une mission officielle envoyée en Europe pour différer l'ouverture de nouveaux ports japonais et négocier l'ajustement des taux de change. Cette mission se solda par un double échec mais permit à Fukuzawa de visiter la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Russie et le Portugal. En tant qu'interprète, il put observer beaucoup de choses et d'institutions nouvelles pour lui : hôpitaux, arsenaux, mines et écoles. Ce qu'il avait vu et lu au cours de ce périple d'un an lui fournit la matière du premier volume de *Seiyo jijo* (*Choses d'Occident*), compte rendu à chaud de ses premières impressions qui devint un succès national de librairie.

Fukuzawa avait compris que la prospérité de l'Europe était liée au progrès technique; il acquit peu à peu la conviction que ce dernier supposait une transformation radicale des mentalités et de la pensée des gens. Lors de son séjour à Londres, il écrivit à un ami de sa province qu'il estimait plus urgent d'éduquer les jeunes talents que d'acheter des machines et des armes. C'est alors qu'il décida de traduire le *Traité d'économie politique* de J.H. Burton et de remettre à plus tard la publication du deuxième volume de *Choses d'Occident*. Dans ce volume, dit *Volume extérieur* (paru en 1867), il examine les «pierres angulaires et principaux piliers», structure sociale intangible qui constitue la base des sociétés civilisées¹⁰. Il s'agit en fait d'une introduction à *La situation en Occident*¹¹.

Rentré au Japon, Fukuzawa décida de créer sa propre école. Le nombre des étudiants s'accrut rapidement pour atteindre une centaine en 1867. Son travail pour le shogunat ne l'occupait que six jours par mois, ce qui lui laissait apparemment du temps pour la lecture, l'écriture et l'enseignement. Le succès de ses ouvrages sur la vie en Occident prouve qu'il existait au Japon une certaine curiosité mêlée de tolérance pour le monde extérieur. Mais il y avait aussi des factions qui auraient voulu chasser les «barbares» et tous ceux qui s'intéressaient à l'Occident. Les *joi ronin* (samuraï qui, agissant de façon autonome, voulaient jeter hors du pays ces étrangers) n'hésitaient pas à assassiner tous ceux qui incarnaient les idées occidentales, et des gens comme Fukuzawa étaient les premiers visés. Son ancien condisciple Omura devait d'ailleurs tomber sous les coups de ces fanatiques en 1869.

Encouragement à l'étude

La scène se passe le 4 juillet 1868. Dehors, on perçoit les échos d'une bataille qui se déroule à quelques kilomètres seulement de Keio-gijuku¹² où Fukuzawa poursuit imperturbablement son cours d'économie politique¹³. En ce jour où les forces de la Restauration affrontent celles du régime des Tokugawa en pleine décomposition, il déclare à ses étudiants, dont dix-huit seulement sur une centaine sont présents : «quoiqu'il puisse se passer dans le pays et même si la guerre ravage notre sol, notre maîtrise du savoir occidental demeure. Tant que cette école fonctionnera, le Japon continuera à faire partie du monde civilisé»¹⁴.

Ces mots indiquent clairement quelles étaient les préoccupations essentielles de Fukuzawa : l'enseignement et le savoir occidentaux. Peu après la défaite des forces de Tokugawa à Edo, Fukuzawa fut pressenti pour se mettre au service du nouveau gouvernement. Il déclina l'invitation et ne prit jamais parti pour les nouveaux dirigeants, conservant ainsi une grande liberté de jugement et d'expression. Au cours des années qui suivent, il se consacre exclusivement à l'enseignement à Keio, tout en apportant son soutien à la création d'écoles modernes un peu partout dans le pays. En outre, il traduit ou rédige des essais sur l'Occident et des manuels d'enseignement élémentaire sur les sujets les plus divers : physique, géographie, art militaire, mais aussi sur le Parlement britannique ou les relations internationales.

De toutes ses œuvres, la plus célèbre est *L'encouragement à l'étude*¹⁵. Il s'agit moins d'un livre que d'un recueil d'essais, rédigés et publiés entre 1872 et 1876, et dont le premier, dans lequel il exposait ses idées à l'intention du grand public, connut un énorme succès. Il s'ouvrait sur cette phrase : «Le Ciel, dit-on, ne crée aucun homme supérieur ou inférieur à un autre. Toutes les distinctions existantes entre les sots et les sages, les riches et les pauvres, sont donc le fruit de l'éducation»¹⁶.

Il importe de préciser que par «éducation», Fukuzawa entendait l'«enseignement pratique le plus proche des besoins quotidiens de l'humanité»¹⁷, ce qu'exprime le mot japonais *jitsugaku*. Selon Fukuzawa, cet enseignement portait sur deux catégories de savoirs : d'abord la connaissance des 47 lettres *kana* de l'alphabet japonais, la comptabilité, l'emploi de l'abaque, l'utilisation des poids et des mesures, puis divers sujets, comme la géographie, la physique, l'histoire, l'économie et la morale.

Les savoirs de la première catégorie étaient déjà enseignés dans les *terakoya*, mot qui signifie littéralement école du temple. Les *terakoya*, dont les liens avec le bouddhisme s'étaient progressivement relâchés au XVIII^e siècle, étaient devenues, au siècle suivant, des écoles primaires à l'intention des enfants des basses classes et des filles de samuraï, notamment de rang inférieur. Les enseignants se recrutaient parmi les samuraï pauvres, les chefs de village et les prêtres shintoïstes, les enseignants bouddhistes étant plutôt rares à l'époque. Ces *terakoya* s'étaient multipliées dans la première moitié du XIX^e siècle. C'est pourquoi, Fukuzawa, conscient du phénomène, insiste sur les savoirs de la deuxième catégorie, susceptibles d'être enseignés dans une école moderne¹⁸, car il pense que ce sont là des domaines bien développés en Occident mais négligés en Orient.

Il critiquait violemment, comme étant dépourvu de toute utilité pratique, l'enseignement japonais traditionnel axé sur l'étude des classiques, la pratique et la lecture de la poésie. Estimant indispensable l'éducation à l'occidentale, il invitait instamment les étudiants des deux sexes, dès qu'ils avaient appris à lire les lettres *kana*, à lire des traductions de manuels occidentaux et ultérieurement à apprendre une langue occidentale. Dans son école, il s'appuyait sur les auteurs occidentaux et, à partir de 1890, recruta des enseignants étrangers.

Fukuzawa estimait que l'éducation *jitsugaku* pouvait contribuer à l'indépendance des individus, mais que «la liberté et l'indépendance ne se réfèrent pas seulement à la personne privée mais également à la nation»¹⁹. Fukuzawa pensait également que c'était là un droit

fondamental et concluait : la raison naturelle «veut que chaque individu et chaque pays soit libre de la servitude. C'est pourquoi, si quelque chose menace d'entraver sa liberté, une nation ne doit pas hésiter à prendre les armes même contre le monde entier»²⁰. On comprend pourquoi Fukuzawa traduisait aussi des manuels militaires à l'usage de l'armée.

Dans l'*Encouragement à l'étude* comme dans d'autres traités et manuels, Fukuzawa utilise la langue japonaise d'une manière complètement nouvelle. Avant lui, on écrivait le japonais dans un style imité du chinois, avec une graphie qui rendait la lecture difficile. Fukuzawa innove par sa langue populaire que chacun peut comprendre sans avoir fait beaucoup d'études. S'élevant contre l'idée reçue selon laquelle le japonais ne se prêtait pas à l'éloquence, il n'hésitait pas à prendre la parole en public et à organiser des débats. Pour convaincre les sceptiques, il pratiqua lui-même avec brio l'art du discours, créant à Keio une salle de conférences où lui-même, ses collègues et ses étudiants avaient l'habitude de se réunir pour organiser des concours d'éloquence. Cette petite salle, baptisée «Enzetsukan», existe toujours sur le campus de Mita²¹.

La théorie de la civilisation

Dans une lettre²² datée du 23 février 1874, Fukuzawa confie à l'un de ses amis : «Je ne crois pas que je vais me lancer dans de nouvelles traductions. Cette année, j'ai l'intention de lire et de travailler sans me laisser absorber par la masse des choses triviales. Ma santé va un peu mieux et je vais finir par épuiser tout mon savoir si je n'entreprends pas de nouvelles études. Cela devrait me prendre à peu près un an». Cette lettre annonce une série de lectures qu'il comptait entreprendre²³ et la rédaction de son *magnun opus*, *Ébauche d'une théorie de la civilisation*, qui paraîtra l'année suivante²⁴.

Contrairement à ses autres ouvrages destinés essentiellement à éclairer le grand public, ce livre de Fukuzawa s'adresse aux intellectuels japonais, alors divisés en deux camps : les admirateurs enthousiastes d'un modèle occidental idéalisé et ceux qui étaient plus réticents ou même violemment hostiles aux valeurs et aux principes de la modernité. On peut penser que l'objectif de l'auteur était de clarifier le débat et de rassembler tous les intellectuels dans un front intégré en faveur de la civilisation.

Fukuzawa était un écrivain abondant et prolixe, mais il lui fallut énormément de temps et d'efforts pour terminer cet ouvrage comme en témoignent les innombrables ratures des manuscrits qui ont été conservés. Le style en est savant, c'est-à-dire difficile, éloquent et complexe. Néanmoins, le thème principal est limpide : il s'agit de l'indépendance des individus et des nations, la «civilisation» étant à la fois le moyen et le produit de cette indépendance.

Mais que faut-il entendre par «civilisation»? Au sens large, le terme n'implique pas seulement la jouissance des améliorations dues au progrès dans la vie de tous les jours, mais aussi le développement des connaissances et la pratique de la vertu afin d'élever la vie humaine à un plan supérieur²⁵. Autrement dit, le terme «désigne à la fois l'acquisition du bien-être matériel et l'élévation de l'esprit humain» mais, «comme le bien-être et le raffinement de l'humanité sont le résultat du savoir et de la vertu, la civilisation se définit, en dernière analyse, comme le progrès de l'humanité dans la connaissance et la vertu»²⁶.

Fukuzawa prend bien soin de distinguer le savoir de la vertu, assimilant la seconde à la moralité et le premier à l'intelligence, précisant de propos délibéré que les termes anglais correspondants sont respectivement «*morals*» et «*intellect*». Ce travail de définition vise à éviter toute confusion avec les concepts néo-confucéens. Les notions proposées par Fukuzawa représentent une rupture avec la pensée traditionnelle.

En effet, l'enseignement japonais traditionnel, s'appuyant sur les classiques chinois, exaltait à la fois les vertus privées et un gouvernement fondé sur la bienveillance. Cette philosophie était essentiellement une théorie de gouvernement - l'idéal de l'homme vertueux

s'incarnant généralement dans le roi ou l'empereur qui règne avec bienveillance sur ses peuples et ses territoires grâce à ses capacités et à ses vertus individuelles. Quant à ses sujets, ils ne bénéficient d'aucune éducation et dépendent entièrement de celui qui les gouverne. Que ce soit dans les institutions officielles ou privées, la plupart des maîtres japonais apprenaient aux jeunes gens à lire, mais n'encourageaient ni l'originalité de la pensée ni le goût de l'innovation. Les cours n'abordaient jamais des sujets jugés aussi «vulgaires» ou aussi peu faits pour la jeunesse que l'économie politique. L'enseignement des *terakoya* était donc pratique, mais fort peu scientifique. Le savoir qu'on y acquérait ne contribuait, dans le meilleur des cas, qu'à l'enrichissement intellectuel et matériel de l'individu.

Au fil des siècles, le bouddhisme avait perdu au Japon l'autorité et la fonction qui étaient initialement les siennes et ses adeptes avaient fini par se soumettre à l'autorité politique, à savoir le shogunat des Tokugawa. Ainsi, les lettrés néo-confucéens et les bouddhistes, tout comme le gros de la population et les samurai se cantonnaient dans leur rôle traditionnel. La masse des Japonais se désintéressait du cours des affaires publiques, s'abandonnant à l'autorité, crédule et aveuglément fidèle au dirigeant qui réunissait tous les pouvoirs entre ses mains. Pour Fukuzawa, c'était là le trait négatif le plus frappant de la civilisation japonaise.

Dans la pensée de Fukuzawa, il y a, à la vertu comme au savoir, deux aspects, le privé et le public. Il est convaincu de l'honnêteté innée et du talent potentiel de tout homme. Mais, s'il est possible d'acquérir le savoir à l'école, il est impossible d'amener quelqu'un à faire usage à des fins publiques de sa vertu privée. Étudiant l'histoire, il constate que la vertu des gouvernés demeure emprisonnée en eux et qu'elle peut rarement se manifester sinon, dans le meilleur des cas, au sein de la famille. Par contre, le savoir privé est mieux à même de rayonner dans la société et de se transformer en sagesse publique. Les gens ont commencé à reconnaître les lois et la science empiriques non seulement dans l'ordre des sciences naturelles mais également des sciences morales (ou sociales). «Dans la civilisation occidentale, écrit Fukuzawa, le tissu social intègre diverses positions théoriques qui se sont développées côte à côte, se sont peu à peu rapprochées et ont fini par se fondre dans une civilisation unique selon le processus qui a donné naissance à la liberté et à l'indépendance²⁷.» Alors que la pensée japonaise s'est concentrée sur l'impossible tâche de créer une morale collective, l'Occident a su développer la sagesse publique. On comprend, à la lumière de cette affirmation, pourquoi Fukuzawa admirait l'enseignement occidental et critiquait l'enseignement néo-confucéen dans son propre pays.

De ce point de vue, la civilisation japonaise était apparemment en retard sur celle de l'Occident. Sur l'échelle théorique du développement de l'humanité, le Japon (tout comme la Chine) en était encore au stade semi-civilisé²⁸. Même si progrès et retard sont après tout des termes relatifs, l'écart entre l'Orient et l'Occident était considérable. Selon Fukuzawa, il était impossible d'espérer le combler en se contentant d'acheter des armes et des machines modernes et de se doter de structures extérieures car la civilisation c'est le progrès de l'esprit, c'est-à-dire des vertus et du savoir collectifs de la nation. D'où sa formule : «La civilisation est notre objectif²⁹.»

Au dernier chapitre de son *Ébauche d'une théorie de la civilisation*, Fukuzawa pose à nouveau le problème de l'«indépendance nationale», souci majeur des intellectuels japonais de son temps. Considérant que le Japon n'était en réalité, à cette époque, qu'un petit pays d'Extrême-Orient, il ne jugeait pas souhaitable qu'il s'appuie sur une puissance militaire accrue³⁰. «En outre, conclut-il, les arguments du nationalisme, du christianisme ou du confucianisme sont également impuissants à mobiliser les énergies. Mais, alors, qu'est-ce qui serait de nature à le faire? Une seule chose, je vous le dis : faire de la civilisation notre objectif et progresser sur la voie qui y mène... Le moyen de préserver notre indépendance ne doit pas être recherché ailleurs que dans la civilisation³¹.»

Les années difficiles : 1877-1881

Le nombre des étudiants de Keio-gijuku, après avoir dépassé le cap des 300 entre 1871 et 1876, recommença à diminuer en raison notamment des difficultés internes du Japon. La plupart des étudiants étaient des fils de samurai, et la décision du gouvernement (en 1871) d'abolir les domaines et de réduire les privilèges et prébendes héréditaires des nobles diminua d'autant le montant des sommes qu'ils pouvaient consacrer à l'éducation. Au bout de cinq ans, l'opération était terminée. La masse des shizoku (anciens samurai et leurs familles) reçurent une compensation forfaitaire dont le montant était négligeable par rapport à ce que recevaient les seigneurs (appelés «kazoku» ou aristocrates) et les shizoku du rang le plus élevé. La majorité d'entre eux - ceux qui occupaient un rang moyen ou inférieur dans la hiérarchie des samurai - étaient mécontents de cet arrangement et certains se rebellèrent. Seul Fukuzawa se déclara ravi de devenir un roturier (*heimin*) et refusa l'indemnité à laquelle il avait droit.

Au cours de cette période, les étudiants de Fukuzawa, dont la plupart étaient des samurai, durent quitter l'école en raison de la perte de leurs privilèges, de la guerre et de l'inflation qui aggravait leurs difficultés financières. Ceux qui étaient originaires de Satsuma étaient rentrés chez eux combattre dans les rangs des rebelles et avaient été tués ou blessés. Très gêné financièrement, Fukuzawa dut combler le déficit de l'école avec ses ressources propres. Il chercha également à emprunter auprès du gouvernement et de sources privées, mais, comme personne ne voulut lui avancer des fonds, il proposa de dissoudre la société. Ses collègues enseignants réagirent en proposant l'amputation volontaire des deux tiers de leur salaire. Par la suite, le nombre des étudiants, qui était tombé à 200 en 1878, recommença à s'accroître pour atteindre 500 en 1881. Il est intéressant de noter que le pourcentage des roturiers inscrits était passé d'un tiers des effectifs à plus de la moitié en 1875. Tentant par la suite d'expliquer ce phénomène, Fukuzawa³² l'attribua à l'inflation de l'après-guerre, qui avait permis aux gros fermiers de s'enrichir suffisamment pour envoyer leurs fils à Keio-gijuku.

Le gouvernement, qui tirait une grosse partie de ses revenus d'impôts fonciers fixes, connaissait lui aussi des difficultés financières. Afin de réduire le train de vie de l'État, on décida de vendre les entreprises et usines gouvernementales. L'annonce que ces biens publics étaient bradés à vil prix suscita une violente attaque des animateurs du mouvement des droits civiques contre le gouvernement. La presse répandit le bruit que Fukuzawa, financé par l'industriel Iwasaki Yataro (1835-1885), de la Société Mitsubishi, encourageait Okuma à tenter un coup d'État. Pour déjouer ce complot, Ito Hirobumi (1841-1901) procéda à une purge qui écarta Okuma du pouvoir, qu'il exerçait de fait sinon officiellement. En fait, le véritable enjeu politique était de savoir qui aurait la haute main sur la rédaction de la future constitution et serait du même coup assuré de devenir le Premier ministre *de facto*. Dans l'entourage d'Okuma, plusieurs anciens élèves de Fukuzawa préconisaient une monarchie constitutionnelle de type britannique alors que les amis de Ito préféraient le modèle prussien. Ce dernier groupe s'inquiétait des idées propagées par l'école de Keio, Fukuzawa lui-même s'étant souvent prononcé en faveur des thèses chères à Okuma.

Critiques et appréciations

Ayant triomphé de ses adversaires politiques, Ito décida de différer de dix ans la promulgation de la Constitution et la convocation de la Diète et annula la vente des biens gouvernementaux. Avant leur brouille, Ito, Okuma et leurs collègues du gouvernement s'étaient entendus avec Fukuzawa pour lancer un journal pour préparer l'ouverture prochaine de la Diète, mais ce projet fut lui aussi abandonné. Fukuzawa décida d'agir seul et lança, le 1er mars 1882, le

premier numéro du *Jiji-shimpo* (*The Times*), dont l'éditorial annonçait que ce journal entendait préserver une totale indépendance.

A partir de cette date, la plupart des écrits de Fukuzawa seront publiés dans le *Jiji-shimpo* non seulement sous forme d'articles de fond mais également de pamphlets. Il s'intéresse à tous les problèmes de l'époque : politique intérieure et internationale, économie politique, éducation et politique éducative, problèmes de morale publique et, notamment, droits des femmes, etc. Ces articles et pamphlets représentent près de la moitié des 22 volumes de ses *Œuvres complètes*³³.

Globalement, il ressort de la lecture de son œuvre que Fukuzawa n'a jamais cessé de poursuivre le même objectif, à savoir, l'indépendance des individus et de la nation. Pourtant, déjà au cours des années 1870, ses prises de position sur des questions de morale telles que le loyalisme, l'argent, etc., suscitaient certaines controverses³⁴. Mais surtout ses articles des années 1880 ont donné lieu à des critiques et des commentaires si sévères qu'on a pu s'interroger sur les véritables objectifs de Fukuzawa et même sur sa personnalité. Les réactions suscitées notamment par ses articles sur l'Asie ont été si violentes qu'elles ont pratiquement occulté ses prises de position moins contestables, par exemple en faveur de l'égalité des femmes, rejetant Fukuzawa dans le camp qu'il était censé combattre.

Cette controverse a surtout été alimentée par un passage de l'article «Datsu-a-ron» (En rupture avec l'Asie), rédigé en 1885, où l'on peut lire : «Notre politique, dans l'immédiat, devrait être de ne pas perdre de temps à attendre que la lumière se fasse chez nos voisins (Corée et Chine) pour nous associer à eux dans le développement de l'Asie, mais plutôt de nous détacher d'eux et de lier notre sort à celui des pays civilisés d'Occident... Nous devrions les traiter exactement comme le font les Occidentaux³⁵.» Le lecteur contemporain réagit vivement à cet article, mais cette prise de position se comprend mieux si on la replace dans son contexte. L'attitude apparemment agressive de Fukuzawa ne fait que refléter l'évolution de la situation internationale en Extrême-Orient au cours de la période. Et puis, les rapports de Fukuzawa avec la Corée ont toute une histoire.

Fukuzawa connaissait les réformistes coréens Pak Yong-hyo et Kim Ok-kyun depuis 1881. Il était particulièrement proche de Kim³⁶ qui avait visité le Japon à trois reprises entre 1882 et 1884, bénéficiant des conseils et de l'aide de Fukuzawa au cours de ses séjours de plusieurs mois. Fukuzawa lui avait suggéré un programme en trois points : favoriser l'éducation des jeunes gens les plus doués, éclairer le peuple par le biais d'un journal et préserver la souveraineté de la Corée et son indépendance vis-à-vis de la Chine. Kim commença donc par envoyer un groupe de jeunes Coréens étudier à Keio-gijuku, à l'académie militaire et dans d'autres écoles japonaises. Ensuite, il organisa la publication d'un journal, ou plus exactement d'un bulletin gouvernemental, publié trois fois par mois à partir de novembre 1883, sous l'impulsion du Japonais Inoue Kakugoro (1859-1938), qui avait été envoyé par Fukuzawa en décembre 1882 et nommé conseiller du projet par le roi. Par contre, le troisième objectif se révéla beaucoup plus difficile à atteindre, car, à la suite du soulèvement de l'armée coréenne contre les Japonais en 1882, la Chine avait proclamé sa suzeraineté sur le pays et contrôlait d'une main ferme la cour coréenne.

L'espoir de Fukuzawa de voir la Corée s'émanciper s'évanouissait à mesure que la Chine affirmait son emprise. Les «traditions» ont de toute évidence toujours été la bête noire de Fukuzawa. Cette situation désespérée lui parut dès lors comme le signal d'une rupture : alors que le Japon choisissait le progrès, la Corée et la Chine se montraient rétives à tout changement. La rupture avec l'Asie préconisée par Fukuzawa devient plus compréhensible quand on sait combien il a lutté, des années durant, pour faire triompher le parti du progrès et des réformes en Corée. Dans les nombreux articles qu'il a consacrés à ce pays à partir de 1881, il n'a cessé d'insister sur la souveraineté et l'indépendance nationales. En fait, ce qu'il a voulu faire dans «En rupture avec l'Asie» c'est critiquer l'impérialisme de la Chine, estimant

que le fait que ce pays était voisin du Japon ne justifiait pas qu'on ait pour lui des égards particuliers.

L'intérêt de Fukuzawa pour la condition des femmes apparaît à la lecture du recueil *Fukuzawa Yukichi et la femme japonaise*³⁷. Certes, à un siècle de distance, on peut trouver plutôt tièdes ses prises de positions féministes; il n'en reste pas moins qu'il fut le seul penseur de l'ère Meiji à militer inlassablement en faveur des droits des femmes. Bien qu'il ait à plusieurs reprises abordé ce thème auparavant, c'est de la fin des années 1880 que datent la plupart de ses articles à ce sujet³⁸, axés sur ce qui constituait alors le nœud du problème au Japon : les droits de la femme au foyer, l'affirmation de son indépendance dans la sphère familiale et son émancipation de la tutelle masculine en général.

Fukuzawa critiquait la façon dont ses compatriotes traitaient les femmes - mal en général - et condamnait la survivance de la polygamie, estimant que c'étaient les deux traits les plus barbares de la société japonaise. Revendiquant l'égalité fondamentale pour les femmes et les mêmes droits pour l'homme et la femme à la propriété familiale, il écrit à ce sujet : «La première chose à faire, après avoir donné aux femmes une éducation générale, est de leur enseigner au moins des rudiments d'économie et de droit. D'une façon imagée, cela équivaut à donner à chaque femme, dans le contexte de la civilisation, un canif pour se défendre³⁹.»

Certains commentateurs modernes, analysant l'argumentation de Fukuzawa concernant les femmes, suggèrent qu'il avait à ce sujet des vues trop étroites. Par exemple, il n'a jamais envisagé de rôle public pour les femmes, s'est intéressé plus aux Japonaises des classes moyennes qu'à celles des classes laborieuses, et a esquivé le problème de leurs conditions de travail (généralement déplorables); enfin, il n'a jamais condamné la prostitution des jeunes filles pauvres ou leur exode à l'étranger, estimant qu'à tout prendre cela valait encore mieux que de mourir de faim. Malgré cette conception assez restrictive de l'égalité des femmes, et compte tenu de leur statut à l'époque, les Japonaises étaient sensibles à ce que Fukuzawa faisait pour elles, comme en témoigne cette lettre d'une correspondante anonyme remise à sa veuve peu avant ses funérailles :

«Chaque fois que je lis les articles de Sensei sur la femme japonaise dans *Jiji-shimpo*, j'éprouve un sentiment de reconnaissance pour celui que je considère comme notre véritable ami. C'est vraiment un profond chagrin de le perdre maintenant. (...) C'est en larmes que je vous dis combien sincèrement je souhaite que les aspirations de Sensei imprègnent notre pays à jamais³⁹».

Qu'en conclure, sinon que Fukuzawa a été un «maître» non seulement pour les écoliers des deux sexes, mais aussi pour les hommes et les femmes du Japon de son temps, et qu'il peut, aujourd'hui encore, être considéré comme tel.

Notes

1. Shunsaku Nishikawa (Japon). Professeur d'économie au Centre memorial Fukuzawa d'études sur le Japon contemporain, Université Keio, Tokyo, et à la Faculté des hautes études économiques et commerciales. Il est l'auteur d'une Histoire de la croissance économique japonaise, 1985, de Fukuzawa Yukichi et ses trois successeurs, Tokyo, 1985 (en japonais) et de plusieurs articles sur l'histoire économique du Japon.
2. Nous conservons ici l'usage japonais qui fait précéder le prénom par le nom de famille.
3. L'éducation des roturiers est évoquée plus loin dans la section «L'encouragement à l'étude». L'ouvrage de R.P. Dore, *Education in Tokugawa Japan* (Londres, Routledge & Kegan Paul, 1965), constitue une excellente présentation du système d'éducation de l'époque, aussi bien pour les samurai que pour les roturiers.
4. L'ouvrage en latin *Tabul anatomic*, de J.A. Kulumus, fut traduit en néerlandais, *Ontleedkundige Tafelen*, par G.Dicten et édité à Amsterdam par De Jansoons van Waesberg en 1734.
5. On doit à Fukuzawa un compte rendu de première main sur la hiérarchie de la société samurai dans

- «Kyuhanjo» (Conditions au sein d'un vieux clan féodal), traduit en anglais par Carmen Blacker dans *Monumenta nipponica* (Tokyo, Sophia University), vol.IX, no. 1, 1953. Les termes «féodal» et «clan» ne sont pas très heureux - le régime Tokugawa différant à bien des égards du système «féodal» européen. Fukuzawa lui-même a souligné en 1890 qu'il n'était pas tout à fait exact d'assimiler l'ancien régime japonais à la «féodalité». En l'état actuel des études japonaises, on préfère utiliser le mot «domaine» plutôt que «clan». C'est l'usage que nous suivrons ici.
6. Par exemple, Omura Masujiro (1828-1869), fils d'un médecin non noble, reçut, après avoir appris le néerlandais à Tekijuku, une formation militaire et devint le premier ministre des armées après la Restauration.
 7. *The Autobiography of Yukichi Fukuzawa (Fukuo jiden)*, chapitre IV, traduit en anglais par E. Kiyooka et publié par Columbia University Press, New York, 1966. (Il existe une version plus complète publiée par Hokuseido Press, Tokyo.)
 8. P.A. De Jong, *Statistische Tafel van alle Landen der Aarde*, Arnhem, 1854.
 9. Pêcheur japonais (1827-1888) recueilli par un baleinier américain et qui avait regagné le Japon après avoir travaillé à bord pendant neuf années.
 10. Plus exactement, la première partie consacrée à l'économie sociale est une traduction. L'original (anonyme) parut dans la série d'ouvrages de vulgarisation intitulée «Chambers' educational course» (Edimbourg, 1852). Fukuzawa a dû acheter son exemplaire à Londres en 1862.
 11. Les spécialistes américains et britanniques Blacker, Craig et d'autres préférèrent *La on en Occident (Conditions in the West)* à *Choses d'Occident (Things Western)*.
 12. En avril 1868, l'école, située à proximité de Mita, n'avait pas encore de nom. La convention de l'époque aurait voulu qu'on choisisse une citation d'un classique chinois, mais Fukuzawa préféra utiliser le nom de l'ère japonaise en cours (Keio). A noter toutefois le fait - non dépourvu d'ironie - que le nom des ères japonaises est (encore maintenant) traditionnellement emprunté aux classiques chinois. «Gijuku» pourrait signifier «lycée» ou «collège». Tous les titres de propriété furent transférés de Fukuzawa à une société anonyme. L'école s'établit sur le campus de Mita en 1871.
 13. Le manuel utilisé était *Elements of political economy* (Boston, 1837), dont Fukuzawa avait acheté plusieurs exemplaires à New York ou Washington en 1867. L'auteur, F. Wayland (1796-1865), était un pasteur américain qui avait été président de la Brown University. On lui doit également une introduction aux sciences morales que Fukuzawa devait utiliser l'année suivante (1869).
 14. *The autobiography...*, *op.cit.*, p.211.
 15. *Gakumon no susume*, traduit de l'anglais par D.A. Dilworth et U. Hirano, publié à Tokyo par Sophia University, 1969, p.1.
 16. *Ibid.*, p.1.
 17. *Ibid.*, p.2.
 18. En fait, il fait référence au *Jitsug-kyo*, manuel réputé de première année des *terakoya*, dans les premières lignes du premier essai de *L'encouragement à l'étude*, *op.cit.* Pour plus de détails sur les *terakoya*, se reporter à R.P. Dore, *op.cit.*.
 19. *L'encouragement à l'étude*, *op. cit.*, p.3.
 20. *Ibid.*, p.5
 21. Un choix de discours et d'interventions ont été traduits par W.H. Oxford, *The speeches of Fukuzawa*, Tokyo, Hokuseido Press, 1973, où sont également reproduites des photos de l'Enzetsukan.
 22. Lettre à Shoda Heigoro, *Fukuzawa Yukichi zenshu (Œuvres complètes)*, vol.17, p.163.
 23. Il lut les ouvrages de Buckle et Guizot sur la civilisation européenne, l'œuvre de J.S. Mill et notamment *Le gouvernement représentatif*, et les grands historiens japonais. Pour ce qui est de l'histoire de la Chine, il en savait assez malgré sa scolarité écourtée (voir *The autobiography...*, *op.cit.*, p.8.24.
 24. *Bunmeiron no gairyaku*, traduit en anglais par D.A. Dilworth et G.C. Hurst, publié à Tokyo par Sophia University, 1973.
 25. *Ibid.*, p.35.
 26. *Ibid.*, p.37.
 27. *Ibid.*, p.135.
 28. Fukuzawa avait découvert dans *Le traité d'économie politique* de J.H. Burton la théorie selon laquelle le développement de l'humanité comportait trois phases : barbare ou primitive, semi-civilisée et civilisée.
 29. Titre du chapitre 2.
 30. Ébauche d'une théorie de la civilisation, *op.cit.*, p.193.

31. *Ibid.*, p.193. Ces arguments font l'objet d'un examen critique dans ce chapitre. Trois arguments mentionnés n'ont pas grand-chose à voir avec la religion, mais pourraient être appelés, respectivement, le nationalisme réactionnaire, l'occidentalisme et le conservatisme néo-confucéen.
32. «Keio-gijuku kiji» (Brève histoire de Keio-gijuku), brochure rédigée par Fukuzawa pour collecter des fonds. Fukuzawa fut le seul enseignant de Keio à avoir observé cette modification de la composition sociale des effectifs.
33. *Fukuzawa Yukichi zenshu (Œuvres complètes)* Tokyo, Iwanami shoten, 1958-1964, 22 vol. (En japonais.)
34. Par exemple, les sixième et septième essais suscitèrent une vive controverse. La réponse de Fukuzawa figure en appendice à *L'encouragement à l'étude*, *op.cit.*
35. Article paru dans *Jiji-shimpo* le 16 mars 1885. La traduction par Sinh Vinh figure dans *Fukuzawa Yukichi nenkan (Annales)*, vol.11, 1984, Tokyo, Fukuzawa Yukichi kyokai, Mita.
36. Pour plus d'informations sur Kim Ok-kyun et ses rapports étroits avec Fukuzawa, consulter K. Kwant, *The Korean reform movement of the 1880's*, p.78-92, Cambridge (Mass.), Schenkman Publishing Co., 1978. Saison, 1985.
37. *Fukuzawa Yukichi on Japanese women*, publié sous la direction de E. Kiyooka, qui en a également assuré la traduction et édité par University of Tokyo Press, 1988. Kiyooka est également responsable de la publication et de la traduction de *Fukuzawa Yukichi on education*, édité par la même maison, 1985.
38. Fukuzawa s'intéressait déjà de très près aux droits de la femme aux environs de 1875 – voir *Fukuzawa on Japanese women, op. cit.*, p.174. C'est vers cette époque qu'il lut l'ouvrage de John Stuart Mill *De l'assujettissement des femmes* (New York, D. Appleton and Co., 1870), qu'il mentionne dans les quinze essais de *L'encouragement à l'étude, op.cit.*
39. *Fukuzawa on Japanese Women, op. Cit.*, p. 223
40. «Fukuzawa Sensei aitoroku» (Condoléances pour notre Mentor Fukuzawa) *Keio-gijukugakuho* (revue), no.39, mai 1901, p.27. (Réédité par Misuzo shobo, Tokyo, 1987.) «Sensei» est une formule honorifique traditionnelle par laquelle on s'adresse aux enseignants au Japon, mais la correspondante anonyme et les élèves de Keio l'utilisent au sens fort de «notre Mentor».